

Un escargot
tout chaud

Isabelle Mergault

Un escargot tout chaud



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2017.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0113-6

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Rose, dont seul le prénom pouvait encore prétendre à une féminité légère et fragile, mit en branle son gros corps de 90 kg pour répondre au téléphone qui venait de donner sa première sonnerie. Elle se dépêchait comme elle pouvait parce qu'elle détestait faire attendre. Car Rose était gentille et bonne avec tout le monde. Mais elle n'était pas pour autant ce qu'on appelle une bonne grosse. Elle était bonne, c'est vrai, et elle avait grossi. Ce qui était complètement différent et ça, elle y tenait !

Elle atteignit le combiné à la deuxième sonnerie.

— Allô ?

Rose avait pris une voix de maigre pour répondre. Une petite voix fluette, aérienne, affranchie de toute pesanteur, une voix insouciante, une voix bien dans sa peau, une voix qui peut mettre un pantalon de taille 38.

— Bijouterie Labaume bonjour... Oui... Une chaîne ? Une chaîne en or ?... Et vous avez acheté cette chaîne chez nous ?... Ce n'est pas grave, monsieur, nous verrons ce qu'on peut faire... Elle est cassée au niveau de la fermeture ?... Non, ça ne devrait pas poser de problème... Ah ?... et... il manque combien de maillons à votre chaîne ?... Ah oui, c'est beaucoup ! Ce n'est plus une chaîne, c'est un bracelet !

L'homme avait dû émettre un petit rire car Rose se rengorgea d'un coup.

— ... Oui, je plaisante, c'est plus fort que moi !... Pardon ?... Oh, oui monsieur, oh oui ! je suis une personne très gaie !

Rose mentait. Elle avait perdu de sa gaieté depuis longtemps et elle bénissait le téléphone qui lui permettait, en s'inventant de nouvelles identités, d'oublier celle qui lui était devenue insupportable : la sienne.

Rose composait ses personnages selon son humeur et l'interlocuteur qu'elle avait au bout du fil. Elle pouvait jouer la maîtresse femme, dure et sans humour, la nunuche servile, la revenue de tout à qui on ne la fait pas, la revêche ou la sexy, la désinvolte ou la pointilleuse.

Mais le rôle qu'elle préférait par-dessus tout était bien celui de la femme à la fois sensuelle et naïve. Elle l'interprétait à merveille et, chaque fois que le téléphone sonnait, Rose priait pour que ce soit un homme qui appelle et non une femme, afin de pouvoir se jeter dans cette composition exquise

qui, elle le savait, ferait fantasmer son interlocuteur. Pas des fantasmes sexuels, bien sûr... quoique, parfois son rire était si charmant et elle prenait une voix si doucement aiguë qu'il arrivait qu'on lui propose un rendez-vous, ou qu'on lui demande comment elle était habillée. Et Rose savait pertinemment que lorsqu'un homme s'inquiète de la façon dont vous êtes habillée, c'est qu'il veut vous déshabiller.

— Oh ! Comme c'est joli ce que vous venez de dire, monsieur ! *La gaieté est une politesse qu'on se doit d'avoir face à la vie...* C'est magnifique !

Il ne lui en fallait pas beaucoup à Rose pour s'extasier devant de belles phrases quand bien même elles étaient banales et creuses comme celle que venait de déclamer son interlocuteur sur un ton profond et inspiré.

— Mon prénom ?... Mais pourquoi voulez-vous connaître mon prénom ?

Il parlait comme dans les livres mais il était avant tout un homme et Rose sentait venir le moment où il allait lui demander comment elle était habillée. Elle regrettait d'avoir pris cette voix d'hôtesse de l'air. Elle s'en rendait compte à présent. Mais il était trop tard pour se mettre à muer.

— Mais enfin, monsieur ! On se connaît à peine ! Et pour tout dire, on ne se connaît pas du tout ! gronda-t-elle gentiment.

L'homme rétorqua quelque chose de sans doute très beau car Rose ferma les yeux pour en savourer toute la joliesse. Elle susurra d'une voix pâmée :

— *A-t-on besoin de connaître quelqu'un pour le connaître...* Oh, monsieur ! Où allez-vous chercher tout

ça ! Vous devriez écrire !... Rose... je m'appelle Rose... Comme la fleur, oui... ou la couleur... Et vous ?... Aymé ? Quel joli prénom !... Oui, et quel joli verbe aussi, vous avez raison !... Oui, la bijouterie est ouverte toute la journée... Eh bien, à tout à l'heure, monsieur !

Aymé avait raccroché.

Il ne lui avait pas demandé comment elle était habillée et Rose s'en trouva un peu déçue.

Elle s'enfonça dans son fauteuil, rêveuse, et murmura avec délice : *A-t-on besoin de connaître quelqu'un pour le connaître...* Elle répéta la phrase plusieurs fois pour se l'approprier et, se l'appropriant, la trouva finalement bien spécieuse, résonnant comme une question de philo du baccalauréat. Rose esquissa un sourire en repensant à cette épreuve où elle avait réussi l'exploit

d'obtenir la plus mauvaise note jamais décrochée parmi les candidats de son lycée. Il y avait trois sujets proposés à l'épreuve de philosophie et, parmi les trois, Rose avait choisi *Doit-on satisfaire tous ses désirs ?*

À l'époque, habitée par un appétit de vivre insolent, elle se contentait d'être sur terre avec enthousiasme et ne se posait pas plus de questions que l'oiseau qui chante sur un fil à haute tension. Alors à la question *doit-on satisfaire tous ses désirs*, Rose n'avait pas fait de quartiers. C'était oui ! oui ! oui ! Consciente qu'elle ne répondait pas à un sondage rapide mais qu'elle se devait de remplir au moins trois pages, elle s'était efforcée de développer ses oui. Oui ! il faut danser quand on en a envie... Oui ! on peut prendre fromage ET dessert... Oui ! on peut dormir jusqu'à

midi car l'avenir n'appartient pas à ceux qui se lèvent tôt, preuve en est que les vieux sont souvent d'attaque à six heures du matin et on ne peut pas dire qu'ils aient un avenir vertigineux devant eux... Bref, ses arguments étaient si terre à terre, si éloignés de la réflexion intellectuelle demandée, qu'elle avait eu 1. Le coefficient étant de 4, ses chances d'obtenir le bac étaient compromises. Quelques jours plus tard, la sentence était tombée : il lui manquait quelque deux cents points, autant dire qu'il n'était même pas question de rattrapage.

Rose en était là de son baccalauréat quand elle vit Gildas, planté sur le trottoir d'en face, attendant que son chien choisisse l'odeur attrayante qui le déciderait enfin à lever la patte. Le manège risquait de durer longtemps car l'animal, selon des critères mystérieux

qui n'appartiennent qu'à la race canine, pouvait passer de longues minutes à renifler les moindres recoins sans qu'aucune trace olfactive laissée par ses congénères ne le satisfasse.

C'était assez inhabituel de voir Gildas à cette heure-ci. D'ordinaire c'était le matin très tôt ou en fin d'après-midi qu'il sortait le chien. Peut-être qu'il ne travaille pas aujourd'hui, pensa Rose... Son patron doit faire le pont.

Gildas était serveur à mi-temps au Jean Bart, la brasserie d'à côté et dès qu'il en avait l'occasion, il passait dire bonjour à Rose. Il s'était pris d'affection pour elle quand, un jour de canicule, Rose avait débarqué dans la brasserie en demandant un demi-panaché bien blanc. Elle avait bu son verre cul sec et sa soif étanchée lui avait procuré un tel bien-être qu'elle avait adressé à son

serveur, dont elle ignorait à l'époque qu'il répondait au nom de Gildas, un sourire plein de gratitude.

Ce dernier en fut bouleversé. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui sourie ni même qu'on le regarde et, soupçonnant en elle une oreille accueillante, Gildas lui avait offert un autre panaché afin qu'elle ne s'en aille pas.

Rose n'avait pas fini son deuxième verre qu'elle savait déjà tout de la vie de ce petit bonhomme au cheveu fatigué et à la paupière tombante.

Il y avait maintenant une dizaine d'années que Gildas avait décrété, sans souci de réciprocité, qu'elle était son amie et qu'à ce titre il était en droit de venir lui déverser ses angoisses dès qu'il en ressentait le besoin, c'est-à-dire tous les jours.